

« La Panne », le 4 septembre au Carré Silvia Monfort

Friedrich Dürrenmatt : « Vive Aristophane ! »

[Anca Visdei](#), *Le Figaro*, 21 août 1984

Sa maison s'accroche à la colline boisée. Friedrich Dürrenmatt y vit comme dans un fantastique observatoire spirituel : la baie vitrée reflète la sérénité du lac de Neuchâtel et l'œil d'un télescope, placé dans son bureau, s'ouvre la nuit sur d'autres mystères. Aux murs : ses dessins nerveux, cruels, grinçants (dans sa jeunesse, il se destinait à la peinture), quelques toiles de peintres suisses et les visages des interprètes (presque tous disparus) qui ont créé ses chefs-d'œuvre : « Les *Physiciens* », « *La Visite de la vieille dame* », « *Le Mariage de M. Mississippi* ».

Le paradoxe fait homme

Il habite Neuchâtel, en Suisse romande, depuis trente ans. Et cependant, sa méconnaissance du français n'est pas une coquetterie même s'il use de son lourd accent bernois comme d'un charme supplémentaire : un contrepoint robuste à la finesse de sa pensée. Il se dit « écrivain à la retraite » mais il avoue travailler aujourd'hui beaucoup plus (et tout aussi difficilement) qu'avant. Friedrich Dürrenmatt, décidément, c'est le paradoxe fait homme. Et un bourreau de travail. Il n'y a qu'à l'écouter raconter l'épopée de la création de cette *Panne* qui sera jouée dès le 4 septembre au Carré Silvia Monfort.

« Ce fut d'abord (en 1956) une pièce radiophonique. Ensuite, j'ai écrit le roman et, en 1979, la version définitive de la pièce de théâtre. »

Ces quelques versions de La Panne sont, pour moi, semblables aux transpositions de Bach. Il m'arrive souvent de traiter le même sujet en théâtre, en roman ou nouvelle, de le reprendre plusieurs fois. C'est un peu ma manière de travailler : lente, appliquée. J'écris toujours à la main et chacune de mes pages est réécrite environ dix fois. »

Il fait la moue comme un chat dérangé dans ses habitudes lorsqu'on lui demande son avis sur l'adaptation cinématographique de *La Panne* :

« Ce fut une entreprise malheureuse, pleine de problèmes. Ce fut aussi le dernier film de Pierre Brasseur qui décéda en cours de tournage. Il a donc fallu le remplacer, doubler sa voix. »

Généralement, je n'ai pas un bon rapport avec le cinéma. Je trouve que la plupart des cinéastes sont des rafistoleurs. Ils font leur film aux ciseaux. Même Fellini. Je suis un écrivain et, si j'ai joué dans « Le Juge et son bourreau », ce n'était que pour faire une blague. J'y jouais d'ailleurs si mal que si j'avais été le metteur en scène, j'aurais coupé ma scène. »

La Panne est aujourd'hui enseignée dans les cours de littérature de Suisse et d'Allemagne. Dürrenmatt, accusé jadis par un critique d'y copier Simenon, en sourit :

« Ils la choisissent parce qu'elle est facile à lire. Comme tous mes romans policiers. Pourtant, elle dit la même chose que mes autres pièces : dans le monde d'aujourd'hui, la tragédie n'est plus possible, ni la faute qu'elle implique, il n'y a plus que le dérisoire des petits accidents. La Panne est la comédie de la justice, cette idée contre laquelle je m'élève résolument, une des plus cruelles que l'humanité ait inventées. Au nom de la justice, on a fait plus de mal que de bien. S'il y a une justice, elle devrait être au-dessus des hommes, elle devrait être divine. La justice humaine est condamnée d'avance parce que les juges ne sont jamais en dehors de la justice. Voilà pourquoi mon personnage, traduit à la faveur d'une panne devant un tribunal corrompu, est à la fois coupable et innocent. Il peut choisir son verdict. Quand j'ai écrit la pièce, j'ai essayé de me placer au-dessus du jugement. C'est une pièce aristophanesque. »